

Lvov et Cie est une dictature, c'est-à-dire un pouvoir s'appuyant non sur la loi et sur l'expression préalable de la volonté populaire, mais sur la saisie violente opérée par une classe déterminée, la bourgeoisie), et la dictature du prolétariat et des paysans : le Soviet des députés ouvriers et soldats. Il ne fait aucun doute que cette combinaison ne peut pas durer longtemps. Il ne peut y avoir dans un Etat, deux pouvoirs. L'un des deux doit disparaître et toute la bourgeoisie de Russie travaille déjà de toutes ses forces, par tous les moyens et partout, à écarter, à affaiblir, à réduire à néant les Soviets de députés ouvriers et soldats et à édifier son pouvoir à elle sans partage. La dyarchie reflète cette période transitoire où la révolution a dépassé le stade démocratique, bourgeois ordinaire, mais n'est pas encore arrivée à la pure dictature du prolétariat et des paysans... »

En conséquence, Lénine déterminait la tactique du parti bolchevik pour poursuivre la révolution :

Combattre « l'inconsciente confiance » des masses et le gouvernement provisoire de la bourgeoisie ; arracher le prolétariat « à l'égaré général petit-bourgeois » ; s'allier avec la masse immense du semi-prolétariat et des paysans pauvres : « Cette masse, écrivait-il dans le même article cité plus haut, a besoin de paix, de pain, de la liberté de la terre. Cette masse subira fatalement une certaine influence de la bourgeoisie et particulièrement de la petite-bourgeoisie dont elle est proche par ses conditions d'existence et oscillera entre la bourgeoisie et le prolétariat. Mais les dures leçons de la guerre et qui seront d'autant plus dures que la guerre sera plus énergiquement menée par Gouchkov, Lvov, Milioukov et Cie, la pousseront inévitablement vers le prolétariat, l'obligeront à marcher à sa suite. Cette masse, nous devons aujourd'hui profiter de la liberté du nouveau régime et avant tout des Soviets des députés ouvriers et soldats, pour l'éclairer et l'organiser. Les Soviets de députés paysans, les Soviets d'ouvriers agricoles sont un de nos objectifs

Lénine avait vu juste, en effet, dans le jeu des impérialismes. Lénine avait compris que la révolution n'avait triomphé, extérieurement, d'une façon si radicale, que parce que « des courants absolument différents, des intérêts sociaux absolument hétérogènes, des aspirations politiques et sociales absolument opposées, s'étaient fondus ensemble dans une situation historique extrêmement originale » (« Pravda », 21 mars). Les masses voulaient renverser le tsarisme pour avoir la paix, du pain, et la véritable liberté. La bourgeoisie, en revanche, avait été poussée à prendre le pouvoir par les impérialismes franco-anglais pour continuer avec acharnement et opiniâtreté la guerre impérialiste, que le tsar voulait terminer en s'entendant avec Guillaume II. Derrière les feintes promesses faites au peuple russe par le gou-

vernement provisoire, il y avait la ferme intention de contraindre le peuple russe à continuer la guerre pour le compte des bourgeoisies anglaise, française... et russe. Et Lénine savait que la continuation de la guerre ne pouvait être obtenue que par la liquidation des Soviets ouvriers et paysans et le rétablissement du pouvoir d'Etat. Or, les masses voulaient avant tout la paix, du pain et la liberté. Les courants divergents qui s'étaient fondus en un seul pour aboutir, le 12 mars, à la chute du tsarisme, n'allaient pas tarder à diverger de nouveau.

Avant tout, comme l'a marqué Lénine, il fallait lutter « pour arracher le prolétariat à l'égaré général petit bourgeois ». Ce n'était pas par hasard que la bourgeoisie faisait appel, pour mieux duper le prolétariat, au concours des ministres socialistes révolutionnaires et mencheviks. Ce n'était pas par hasard que la bourgeoisie anglaise et française envoyait en renfort, auprès de ses ambassadeurs, des missions socialistes composées de députés d'Union Sacrée, genre Thomas et O'Grady, qui allaient jouer le rôle abject d'inciter les ouvriers russes à poursuivre la guerre impérialiste au nom, soi-disant, des prolétaires anglais et français !

Le gouvernement tsariste avait employé le régime de la trique pour mater le prolétariat russe ; la bourgeoisie « libérale » allait essayer, comme en Occident, la flatterie, les promesses hypocrites, les aumônes et les concessions sans importance, pour obtenir sa passivité.

C'est cette tactique perfide que Lénine et le parti bolchevik dénoncèrent aux masses. En face du programme vague et confus du gouvernement Lvov-Kerensky — qui continuait la guerre, les mots d'ordre du parti bolchevik, après la tentative de Kornilov, furent : Tout le pouvoir aux Soviets. — La paix aux peuples. — La terre aux travailleurs. — La lutte contre la famine et la ruine (par le contrôle ouvrier sur la production). — L'écrasement de la contre-révolution.

On sait comment, après les désastres militaires de juillet (l'offensive Kerensky) et les fusillades d'ouvriers à Petrograd, l'influence des bolcheviks ne cessa de grandir au Soviet de Petrograd et dans les masses. Au début de mars, ils n'étaient qu'une infime minorité, mais une minorité clairvoyante.

Animés du seul désir de pousser la révolution de février jusqu'à la prise définitive du pouvoir par le prolétariat, guidés par la claire doctrine marxiste et les enseignements de l'histoire, les bolcheviks russes, le parti de fer de Lénine, éduqué, discipliné, cohérent, surent mener jusqu'à la véritable prise du pouvoir leur tâche historique qu'ils poursuivent aujourd'hui en guidant vers le socialisme la classe ouvrière d'U. R. S. S.

Les enseignements de la révolution de Mars ne seront pas perdus.

CLARTE.

## Le Bolchevisme et l'Asie

Si l'importance d'une question se mesure à la somme de bêtise et d'acier blindé qu'elle déplace dans le monde, il n'est pas à l'heure actuelle de problème plus grave que celui du réveil de l'Asie. Ce réveil de vieux peuples opprimés et exploités que l'on s'était habitué à considérer comme des objets à peu près passifs de conquête, de spoliation, de partage et d'« administration éclairée », s'atteste par le triomphe de la révolution nationale en Turquie, par ses luttes victorieuses en Chine, par sa préparation large et profonde aux Indes, par l'indépendance recouvrée de la Perse et de l'Afghanistan. Or l'exploitation des colonies, sources de matières premières et vastes marchés, est devenue au XIX<sup>e</sup> siècle l'assise de la grande prospérité de l'Europe capitaliste. L'assise ébranlée qu'advient-il de l'édifice déjà lézardé par ailleurs ? La relative paix sociale du continent d'avant-guerre était en grande partie due à l'exploitation des colonies. La sueur monnayée de centaines de millions d'esclaves noirs, jaunes, olivâtres et bruns, accumulait de telles richesses dans les métropoles qu'il était facile d'en prélever un modeste tantième au profit de la classe ouvrière, plus exactement d'une aristocratie ouvrière. La stabilité du monde capitaliste reposait, en définitive sur cette participation d'une partie tout au moins de la classe ouvrière à l'exploitation coloniale. Le rappel de cette vérité élémentaire fait comprendre quelle immense menace révolutionnaire le réveil de l'Asie suspend sur l'Europe capitaliste et quelle profonde connexion est celle des mouvements nationaux de l'Orient et du mouvement révolutionnaire prolétarien d'Occident.

..La somme de bêtise et d'acier blindé déplacée dans le monde suffirait à nous y faire réfléchir. Pendant que voyagent les croiseurs et que travaillent les chancelleries, les intellectuels fidèles à leur mission, accomplissent des besognes parallèles. Toute préparation d'artillerie est aujourd'hui précédée d'une préparation intellectuelle. Synchronisme magnifique ! La presse, les revues, la littérature, la critique, l'histoire, la philosophie, reprenant le vieux refrain de Guillaume II (péril jaune), dénoncent depuis des années le péril asiatique. Nous pourrions citer ici, nous bornant à user d'une documentation récente, le *Times*, le *Temps*, la *Deutsche Allgemeine Zeitung* ; M. René Grousset, historien sérieux, et M. Paul Morand, nouvelliste libertin, M. Henri Massis, catholique réactionnaire, et Romain Rolland, « révolutionnaire » (dans le seul domaine de l'esprit, bien entendu...), bref des noms, des titres, des textes à profusion. Des bourdes aussi, hélas ! à profusion.

Les faiblesses de l'intelligence contemporaine — qui est bourgeoise — commencent à nous apparaître parfois avec un relief saisissant. Cette intelligence est caractérisée, comme la société dont elle est l'émanation la plus subtile, par ses insolubles contradictions. Il serait puéril et malsain d'en contester les admirables conquêtes ; il ne serait pas moins dangereux pour les révolutionnaires prolétariens de n'en point discerner les faiblesses parfois lamentables et parfois bouffonnes. L'intelligence contemporaine a des limites curieusement marquées. Lumineuse, audacieuse, intrépide, novatrice tant qu'elle avance sur un terrain social ferme, elle se trouble, hésite, balbutie, renonce, revient hâtivement sur ses pas, au moindre ébranlement de son terrain social. En d'autres termes : tant que l'investigation scientifique ne met pas en péril l'ordre établi, tant que le progrès des sciences (intellectuel et technique) accroît la puissance du régime capitaliste, l'intelligence moderne va de l'avant. On pourrait aussi dire : tant que la bourgeoisie est révolutionnaire, ses intellectuels le sont aussi. Mais sitôt que le progrès scientifique devient révolutionnaire vis-à-vis d'une bourgeoisie devenue réactionnaire, sitôt que la recherche scientifique aboutit à des conclusions susceptibles de nuire à l'ordre établi, l'intelligence tourne court sur ce point précis et l'on assiste à de singulières volte-faces qui ramènent en moins d'une génération la pensée d'un grand pays du matérialisme à l'idéalisme ou au mysticisme, drapés comme il sied en des voiles nouveaux. Dans un certain nombre d'Etats de la grande démocratie américaine l'enseignement du Darwinisme est formellement interdit au nom de la Bible. Il faut être aveugle pour ne pas voir les causes sociales de cette législation, contre-partie en somme de celle qui fait du sabotage un crime, assimile les militants ouvriers aux espions et punit de travaux forcés le « syndicalisme criminel ».

Marx montra autrefois comment le développement capitaliste enraya brusquement les progrès de l'économie politique. « L'économie politique ne peut rester une science que si la lutte des classes demeure latente ou ne se manifeste qu'en des phénomènes isolés. » Sitôt que la lutte des classes se fut développée « la recherche désintéressée fit place à la polémique stipendiée et le travail impartial céda le pas à la mauvaise conscience et à l'apologétique ». (1) Il en fut ainsi de l'économie politique dès avant 1850. Que dire aujourd'hui de l'histoire ? Celle de la Grande

(1) K. MARX. Préface au Capital.